

Boulogne-sur-Mer dans la vie et l'œuvre d'Henry James

L'écrivain anglophone Henry James a séjourné un peu moins d'une année à Boulogne alors qu'il était âgé de 13 ans. Il évoque son séjour boulonnais dans son autobiographie *Mémoires d'un jeune Garçon* publiée en 1912, et choisit Boulogne pour cadre de l'un de ses romans, *Ce que savait Maisie*, publié en 1897.

Dans le premier ouvrage, il livre au lecteur le souvenir des impressions que Boulogne a laissées dans sa mémoire, impressions dont il mesure a posteriori combien elles ont marqué un tournant dans sa vie et infléchi le tour qu'il devait donner à son œuvre. C'est à partir de son expérience de jeunesse, qu'il fait de la ville le cadre de la dernière partie de son roman *Ce que savait Maisie*. La jeune héroïne prend, elle aussi, contact avec Boulogne au sortir de l'enfance. Elle y vit une expérience singulière dont la ville est à la fois le déclencheur et le révélateur. Le décor composé par l'écrivain guide le lecteur dans le décryptage de cette partie du drame.



Portrait d'Henry James en 1890

Henry James est un romancier anglophone né en 1843 et mort en 1916. Son œuvre a marqué l'évolution du roman au tournant du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle. Par ses choix stylistiques et dramatiques il a ouvert la voie à des romanciers tels que James Joyce et Virginia Woolf.

Henry James à Boulogne-sur-Mer

Henry James naît dans une famille américaine. Son père est un rentier aisé et cultivé, qui choisit pour ses enfants une éducation ouverte et cosmopolite. Les James parcourent l'Europe en famille; ils séjournent en Suisse, en Italie, en France, en Angleterre.

Premier séjour

En 1857, les James résident à Paris et décident de venir passer l'été à Boulogne-sur-Mer. C'est alors une station balnéaire en vogue où se retrouvent des gens fortunés et des artistes connus. Les Britanniques y sont nombreux. Ils prisent cette ville qui associe aux mondanités et distractions des stations du sud de l'Angleterre, le charme d'une ville ancienne sise dans ses remparts.

Léon Edel, l'un des biographes d'Henry James nous indique que le logement occupé par la famille, cet été là, est situé au 20 bis rue Neuve-Chaussée (actuellement rue Thiers). Il s'agit d'un immeuble de rapport, au rez-de-chaussée duquel se tient un commerce d'articles de Paris. Le romancier, dans *Mémoires d'un jeune Garçon*, le décrit en ces termes :

« [la demeure] la plus spacieuse et grandiose que l'Europe nous ait offerte, bien que sa façade fût sur la rue Neuve-Chaussée, une rue aux boutiques animées, [...], et occupée au rez-de-chaussée par une abondante exposition d'articles de Paris indescriptiblement futiles. Moderne et pratique, son balcon donnait sur les repaires serrés et discordants aux noms bizarres du vieux commerce provincial [...] »

(Henry JAMES. *Mémoires d'un jeune garçon*, p.316)

L'immeuble est quasi neuf lorsque les James y logent en 1857. Frédéric Debussche, conservateur du patrimoine, indique que sa construction a commencé en 1853 ; probablement s'est-elle terminée en 1855.



L'immeuble 20 bis rue Neuve-Chaussée
(agrandissement de la gravure en couleur sur la couverture)

Lithographie de Léon Auguste Asselineau 1859-1860

Bibliothèque Municipale de Boulogne-sur-Mer



L'immeuble à l'arrière
du 20 rue Neuve-Chaussée

Photo Dominique Ghesquière

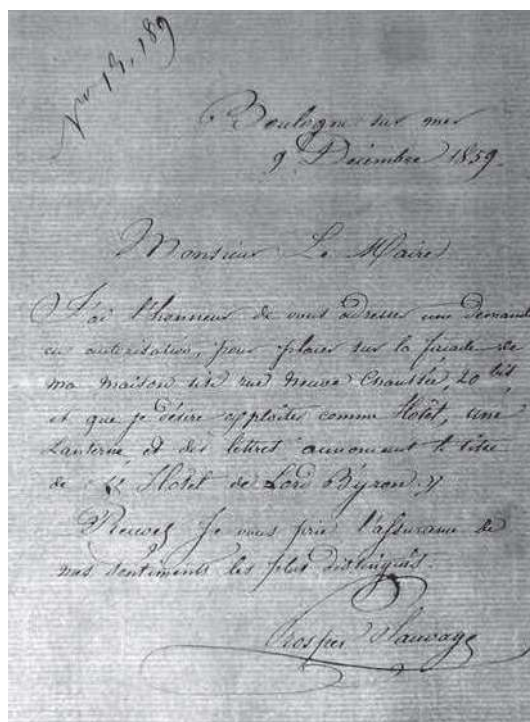
On doit l'ornementation sculptée de l'immeuble à Félix Donlinger, sculpteur-graveur boulonnais. Elle est inspirée du style Renaissance avec des médaillons ornés de bustes de profil, des chapiteaux aux feuillages ornés de têtes de lions ou de chauve-souris. Les entrepreneurs en sont Crouy et Lacour. Il est inscrit sur la liste des monuments historiques et bâtiments protégés de Boulogne.

fait ravissante, sa résidence personnelle devenait élégante, « entre cour et jardin », et révélait toutes les heureuses symétries et les convenances adéquates ». (ibid, p.316)

Les James ne sont pas seuls à louer un appartement dans cet immeuble. Le recensement de

Si l'on se réfère au recensement de 1856, le commerçant qui tient le magasin de nouveautés a pour nom François Coulombel. Il a 28 ans. Il exerce avec sa femme, un domestique et une fille de magasin. Le propriétaire de l'immeuble est un jeune rentier, Prosper Sauvage. Il a 32 ans. Le bâtiment lui a été légué par l'architecte Charles Beaucerf qui en a conçu les plans. M. Sauvage habite, quant à lui, à l'arrière, dans un hôtel particulier. Il y vit avec sa jeune femme et leurs trois enfants. Voici comment Henry James évoque le propriétaire et son logement dans ses *Mémoires* :

« Le jeune, le sympathique (le sympathique en tout), apparemment opulent M. Prosper Sauvage – était-ce bien cela ? – avait peu de temps auparavant, si je ne m'abuse, hérité de l'endroit comme monument de « famille », [...] et de l'autre côté d'une cour très claire et tout à



Lettre datée de 1859 dans laquelle M. Sauvage demande la permission à la municipalité d'apposer une lanterne et une enseigne portant l'inscription Hôtel Byron.

Archives Municipales de Boulogne-sur-Mer

1856 y indique la présence de trois ressortissantes anglaises, M^{me} Bloxsomme âgée de 41 ans et ses deux filles âgées respectivement de 14 et 12 ans.

En 1862, l'établissement est répertorié comme Boarding House, autrement dit Pension de Famille. La famille Sauvage ne l'habite plus. Il est tenu par M^{me} Neal, installée auparavant 16 rue du Jeu de Paume.

Deuxième séjour

La famille James, après avoir réintégré son appartement parisien, revient à Boulogne au mois de novembre. La situation financière aux Etats-Unis est critique. Le 22 août 1857 un krach secoue la bourse de New-York et le 13 octobre toutes les transactions sont suspendues. Monsieur James, dont les revenus sont assurés par des placements financiers, connaît des difficultés. Il décide de sous-louer l'appartement qu'il habite rue Montaigne à Paris,



Cet immeuble est l'actuelle Résidence Cour Napoléon, située 30-32-34 rue Thiers.

Photo A.M. Cojez

et de s'installer provisoirement à Boulogne.

Il loue, cette fois, un appartement moins luxueux que le précédent, situé selon Léon Edel en bas de la Grand-Rue au n°29. Les travaux de Frédéric Debusche indiquent que l'immeuble a été construit dans les années 1840. Le rez-de-chaussée est destiné au commerce, les étages sont occupés par des appartements, comme c'est le cas pour la quasi totalité des immeubles construits dans la Grand-Rue à cette époque.

Le recensement de 1856 indique que le rez-de-chaussée est occupé par un pharmacien, Monsieur Petit et sa famille, ainsi

qu'un élève en pharmacie et deux domestiques. Dans les étages résident des ressortissants anglais et leurs domestiques. Il s'agit de la famille Hill et de Madame Wint, des rentiers. La famille James y séjourne de novembre 1857 au début de l'été 1858.



L'immeuble situé au n° 29 de la Grande-Rue à la fin du 19^{ème} siècle.
Archives municipales de Boulogne-sur-Mer



L'immeuble de nos jours.
Photo A.M. Cojez

Le bâtiment est caractéristique de l'architecture bourgeoise de la 2^{ème} moitié du 19^{ème} siècle. Les fenêtres y sont nombreuses et dimensionnées de façon à assurer aux logements un bon éclairage. Elles sont encadrées de moulures qui animent la façade, comme le font les bandeaux et corniches séparant les niveaux.



Billet de tombola daté de 1882 représentant le rez-de-chaussée de l'immeuble.
Archives Municipales de Boulogne-sur-Mer.

En 1861, la pharmacie est remplacée par la ganterie-bonneterie Lavocat Desseille. La pharmacie passe au n°43 de la rue, où elle est toujours.

Impressions de Boulogne-sur-Mer, intuitions, révélations

Henry James évoque son séjour à Boulogne dans les dernières pages de son autobiographie *Mémoires d'un Jeune Garçon (A small Boy and Others)* parue en 1912. Dans ce volume, il évoque son milieu familial, la culture qu'il reçoit entre classicisme européen et modernité américaine. Il dessine, par touches, l'émergence du romancier qu'il est devenu.

C'est à Boulogne-sur-Mer qu'il situe la fin de son enfance et son entrée dans l'adolescence.

Impressions

Les impressions éprouvées à Boulogne par Henry James, enfant, tels qu'il s'en souvient, adulte, sont déplaisantes voire douloureuses. Douleur liée à la maladie : à la fin de l'été 1857, il contracte la fièvre typhoïde, fièvre qui l'assaille avec violence tant sur le plan physique que psychologique. Les symptômes qu'il décrits, douleurs et prostration, sont propres à la maladie mais ils restent associés dans son esprit à un sentiment de détresse et de solitude encore vivace au moment où il écrit :

« [...] après avoir présenté d'étranges douleurs et trahi quelques appréhensions, je fus expédié au

lit d'autorité. J'ai toujours présente à l'esprit cette sensation aiguë, après une heure ou deux, d'être prostré dans un état de détresse et aussi de solitude, comme cela était le cas à cet instant [...] ». (ibid, p. 327)

Outre la douleur liée à la maladie, Henry James ressent à Boulogne, pour la première fois de sa vie, l'inconfort de la gêne financière. On l'a vu, le séjour boulonnais de la famille doit permettre de faire face à la crise boursière. Le train de vie est réduit. Léon Edel estime que les James n'ont gardé qu'un domestique, peut-être deux. Aussi le romancier se souvient-il de son séjour boulonnais comme d'un moment « inconfortable et déprimant [...] dans les spasmes de l'épargne ». (ibid, p. 310)

Les garçons sont scolarisés au Collège Communal qui se situe quasiment en face de l'appartement qu'ils occupent Grand-Rue. C'est la première fois qu'ils vivent une telle situation. Jusqu'alors ils avaient été scolarisés en instituts privés, comme en Suisse, ou instruits par des précepteurs comme à Londres.

S'il fréquente le Collège moins longtemps que ses frères, en raison de son état de santé, Henry y fait l'expérience de la mixité sociale. Il y fréquente les enfants des commerçants et artisans boulonnais. On ne pas pas dire que cela l'enchanté. C'est avec l'humour dont il ne départit jamais qu'il évoque cette expérience :

« [...] j'éprouvais pendant les quelques premières semaines ce sentiment essentiellement malodorant d'une vie intrépide, provoqué, comme c'était le cas, par une institution profondément démocratique d'où aucun garçon même issu du foyer le plus dépourvu de savon ne pouvait être exclu ». (ibid, p. 312)

Pour faire face au sentiment de déclassement qui l'habite, il se rapproche rapidement des élèves qui lui paraissent d'un rang social plus élevé, « [le] contingent des Anglais, en majorité internes et en uniforme : veste bleue à boutons dorés [...] ». (ibid, p.p. 313-314)

Le souvenir d'un camarade, pourtant issu du monde commerçant, de surcroît « autochtone », émerge toutefois avec bonheur, celui de Constant Benoît Coquelin, fils d'un pâtissier boulonnais

et futur sociétaire de la Comédie Française. Henry James l'évoque en des termes gentiment moqueurs. Il met l'accent sur la taille de son nez semblant déjà le promettre au rôle de Cyrano, qu'il devait créer en 1897. Henry James assista à la représentation, au théâtre de la Porte Saint-Martin :

« Sa référence la plus directe à cette période était le principal pâtissier de la ville, dont l'établissement nous paraissait sublime pour ses petites tartelettes aux pommes recouvertes d'un croisillon de pâte et ses babas dégoulinants. [...] La personne de Constant Benoît Coquelin est très présente en moi, grâce à la valeur, comme nous devions le découvrir; de son nez, dont la belle assurance et la belle impudence en faisaient une assez bonne trompette de promesses ». (ibid, p. 315)

L'ambiance morose qui préside au deuxième séjour des James à Boulogne influe sur la façon dont l'enfant appréhende la ville. Lui qui a parcouru les capitales européennes, qui en a visité les musées, fréquenté les théâtres, trouve Boulogne singulièrement pauvre sur le plan culturel et architectural. Ses visites au musée, situé sur le même site que le collège, ne parviennent pas à le sortir de son ennui, voire l'accroissent : il n'y voit que de « bizarres anciennetés d'un académisme dépassé » (ibid, p. 313). Son architecture lui semble terne.

Ce sont là toutefois impressions de jeunesse dont le romancier adulte sait, au moment où il écrit, qu'elles ont été finalement bénéfiques. Il est en effet conscient que Boulogne a fait grandir l'enfant. L'expérience de la maladie qui revêt un caractère quasi existentiel – il a frôlé la mort –, les difficultés financières, le fait de se retrouver en « terre étrangère », c'est-à-dire loin d'un environnement qui est sien, l'ont heureusement bousculé. Il écrit, dans *Mémoires d'un jeune Garçon*, avoir eu, après le séjour boulonnais, la sensation « d'être un garçon de dimensions quelque peu différentes », « d'une dimension nouvelle à laquelle [il] devait surtout penser en termes d'extension » (ibid, p. 311). Et un peu plus loin, clôturant à la fois le chapitre sur Boulogne et le volume, il dit avoir eu « cette curieuse impression que quelque chose venait

de débiter qui aurait plus d'importance pour [lui], de manière directe et indirecte, que tout ce qui avait pu précéder. » (ibid, p. 327).

Intuitions, révélations

De fait, à Boulogne, le regard du jeune garçon s'aiguisa, et l'idée lui vint que sous les apparences se tient une réalité qu'il convient de décrypter :

« Je pense que la force essentielle qui me soutint pendant cette lugubre période – ce qu'elle ne peut que laisser transparaître, je crois – fut ce besoin activement ressenti que tout devait représenter quelque chose d'autre que ce qui était immédiatement et trop ouvertement perceptible ; il semble que ce besoin m'ait suivi un peu partout ». (ibid, p. 321)

L'intuition lui en vient lors du séjour d'été, rue Neuve-Chaussée, lorsque lui et les siens perçoivent les débordements sonores d'un drame domestique se jouant chez M. Prosper Sauvage, débordements suivis d'une scène proprement théâtrale dans laquelle deux silhouettes « sortent et entrent à nouveau ».

Dès lors l'enfant s'entraîne à décrypter les signes, à tenter de percevoir les réalités non apparentes. Cet entraînement est favorisé par les longues promenades solitaires qui lui sont accordées au cours de sa convalescence, promenades qui le mènent en vieille ville où sur « les bancs accidentés de la rêverie », il s'efforce de comprendre, quel « type de vie humaine » (ibid, p. 320), les maisons anciennes qu'il a sous les yeux, peuvent bien abriter.

Son effort est stimulé par la présence des personnages de William Thackeray qu'il ressent dans les lieux. A plusieurs reprises l'auteur fait référence au roman *Les Newcomes* dont une partie de l'action se passe à Boulogne-sur-Mer. Il fait également référence au *Livre des Snobs* et à la *Foire aux Vanités*. Il lui semble qu'une comédie humaine tenant à la fois de la fiction et de la réalité se joue sous ses yeux :

« La scène pullulait, quand je la revois, d'images de *Men's Wives*, de la société de Mr. Deuceace



Constant Coquelin.
Archives municipales
de Boulogne-sur-Mer.

et de celle de cinquante autres personnages de la même création, avec des Bareacres et des Rawdon Crawley et bien sûr des Mrs. Mack, avec des Rosey d'une fraîcheur plus ou moins chiffonnée et au teint plus ou moins flétri, avec également des colonels Newcome burinés et vouëtés, bien que sans doute jamais tout à fait aussi beaux ; avec plus d'évocations en bref que je peux désormais en retrouver. » (ibid, pp. 317-318)

Le futur écrivain apprend à lire le monde sous un jour signifiant ; des types se profilent, des personnages surgissent, des catégories se dessinent. Le futur romancier satiriste, inspiré par un des maîtres du genre, exerce son regard et ses capacités d'interprétation. Ainsi les individus déambulant sur le port s'organisent-ils dans son esprit :

« Le groupe compassé et superficiel, mais bien peu influent, trop préoccupé par les mondanités, était celui des Anglais, le groupe « positif », hardi, solide et buriné celui des Français ». (ibid, p. 318)

Ainsi les matelotes deviennent-elles représentatives d'une liberté féminine qu'il défendra plus tard dans son œuvre :

« [...] celles aux teints basanés, aux cotillons retroussés, et aux fichus, les femmes actives et productives, toutes vêtues de jupes si courtes et si libres de leurs mouvements dans le feu de leur activité [...] ». (ibid, p. 319)

En vieille ville, c'est sa représentation de l'ancien monde qui s'élabore, thème qui, en opposition à celui de nouveau monde, va structurer son œuvre. Elle lui est inspirée par les lieux :

« [...] le rempart gris et désœuvré, la citadelle avec ses douves et ses tours, le bastion ombragé d'arbres où l'on allait flâner et s'asseoir ». (ibid, p. 312)

Elle lui est inspirée aussi par les habitants. C'est le cas des vieilles dames anglaises, les seules personnes que ses parents fréquentent à Boulogne. Tout en elles dit leur orientation vers le passé, leurs vues étroites et convenues :

« [...] désuètes, presque des plus négligées peut-être, portant ces capelines, ces jupes écarlates à rayures et extrêmement circulaires, ces éternels gants étroits [...] ; [...] échantillons du milieu de l'époque victorienne ». (ibid, p. 321)

L'ancien monde, c'est également un certain type de littérature. Monsieur Ansiot lui donne l'occasion, par son physique comme par son enseignement, de l'expérimenter. Il s'agit d'un professeur engagé par ses parents pour lui donner des cours de littérature, alors qu'il est encore convalescent. C'est un homme au physique antédiluvien et au savoir monstrueusement dépassé :

« [...] il n'était guère moins qu'un monstre – juste à cause de la masse docile ou sans ressort de sa présence personnelle, j'entends ; si bien qu'il me fait volontiers penser à une espèce de marsouin mielleux, qu'on aurait vu souffler violemment dans une ère qui n'était pas la sienne, comme s'il avait dû quitter les eaux profondes pour retrouver l'air libre. » (ibid, p. 325)

Usant d'anthologies expurgées pour enseigner uniquement les classiques, il apparaît aux yeux de son élève, déjà rompu à la lecture des romanciers modernes, un être au savoir limité.



La librairie anglaise Merridew au bout de la rue de l'Ecu.
Archives municipales de Boulogne-sur-Mer.

Cette représentation est complétée par ce lieu fabuleux qu'est la librairie Merridew. Si elle lui permet d'assouvir sa soif de lecture dans une atmosphère « d'attente, de service et de sympathie » (ibid p. 323), la façon dont elle fonctionne lui rappelle terriblement « le vieux temps ». Il s'amuse des étagères où s'alignent les trilogies, assimilées dans son esprit à une littérature facile et grand public. Trilogies dont il usera toutefois à son tour. Ainsi le concède-t-il sur un ton amusé :

« [...] après bien des années la relation que j'entretenais avec eux [les trois volumes] passa, de celle de lecteur relativement innocent, et avec pour effet une attirance et une pénétration bien

supérieures, à celle d'auteur satisfait [...]. » (ibid, p. 323)

Ainsi Henry James dessine-t-il, en filigrane de ses souvenirs d'enfance, une image littéraire de Boulogne-sur-Mer, une ville « abreuvée de caractère » (ibid, p. 311), en capacité, par ses lieux, ses habitants, ses visiteurs de faire naître des représentations dans lesquelles la fiction peut venir se loger, et donner à voir une réalité d'ordre universel. Aussi en fait-il le décor de l'un de ses romans : *Ce que savait Maisie*.

Boulogne-sur-Mer dans *Ce que savait Maisie*

Ce que savait Maisie paraît en 1896-1897. Il a été traduit en français par Marguerite Yourcenar en 1947, et adapté pour le cinéma par Edouard Molinaro en 1995 et Scott Mc Gehee en 2012.

C'est un roman aux accents modernes tant par son sujet que par son écriture. Il invite le lecteur à suivre le parcours familial, affectif et psychologique d'une petite fille prise dans l'imbroglio du divorce de ses parents. Écrit la plupart du temps avec une restriction de champ, il met en quelque sorte le lecteur à hauteur d'enfant : celui-ci n'entre pas dans la conscience des personnages, il voit et entend ce que voit et entend Maisie, et se trouve ainsi, comme elle, dans des situations dont il n'a pas les clefs.

Boulogne constitue le lieu dans lequel se déroule la dernière partie du roman, c'est-à-dire environ un tiers du volume en nombre de pages. C'est dans ce cadre que se situent à la fois l'acmé du drame (Maisie y est éprouvée par les revirements d'attitude de son beau-père Sir Claude) et son dénouement (Maisie rentre en Angleterre avec sa gouvernante).

Un décor signifiant

Fort de ses souvenirs et impressions d'enfance, Henry James dessine de Boulogne des contours reconnaissables, dont on peut dire qu'ils élaborent un décor réaliste. Toutefois, ce décor n'est pas traité pour lui-même. Il est composé de façon à faire retentir l'évolution psychologique des personnages, à entrer en résonance avec eux. Il est composé de signes qui aident le lecteur à décrypter le sens de ce qui advient.

La jeune héroïne débarque à Boulogne pleine d'espoir d'un avenir meilleur. Elle est en compagnie de Sir Claude, son beau-père, et de sa jeune

bonne. Elle pense que tous trois vont aller vivre à Paris. Son arrivée se fait dans l'enthousiasme. Le port se dessine alors comme un tableau riant :

« *Ce pays et ces gens formaient un tableau qui lui parut surtout briller de mille couleurs lorsqu'elles descendirent ensemble sur la vaste plage, avec sa jolie organisation des bains, avec la gaieté des baigneurs et de ses badauds, de cette langue étrangère et du beau temps qu'il faisait, et par-dessus tout avec celle de la situation sans précédent où se trouvait notre héroïne [...]. »* (Henry JAMES. *Ce que savait Maisie*, pp. 251-252)

Elle a enfin l'impression que dans cette ville dégagée des conventions, elle va pouvoir être elle-même, échapper à la figure qu'elle présentait jusque là « oscillant entre perversité et innocence ». La ville emporte d'emblée son adhésion :

« *[...] elle reconnut, elle comprit, elle adora, elle prit possession, elle se sentit accordée à tout [...]. »* (ibid, p. 251)

Mais le tableau change de tonalité avec l'arrivée de Madame Wix, l'ancienne gouvernante de Maisie. Elle est venue spécialement d'Angleterre pour les rejoindre et prendre soin de la fillette. Le paysage ouvert se referme sur le huis clos d'une suite hôtelière dans laquelle se déroule une grande part de l'épisode. Une violente dispute éclate entre Madame Wix et Sir Claude, au cours de laquelle Maisie essaie de comprendre à qui elle doit cette arrivée visiblement préparée de longue date ... Serait-ce à Sir Claude lui-même ? La vérité ne lui apparaît pas nettement mais elle a compris deux choses : elle n'ira pas à Paris, elle a encore été trahie. Dehors le soleil a fait place à la pluie :

« *[...] elle s'approcha de la fenêtre et contempla pendant quelque temps le spectacle de l'orage. Pour Maisie ce fut une courte pause pleine du bruit de la pluie et du vent. »* (ibid, p. 270)

En fin d'épisode, Maisie effectue une dernière promenade dans la ville en compagnie de son beau-père. Le décor a disparu, la fillette ne voit rien de ce qui l'entoure, la ville est désormais absente :

« *Elle n'aperçut rien de ce qu'elle avait vu les jours précédents, pas le moindre coin de ce paysage étranger qui d'abord avait été continuellement sous ses yeux. La seule sensation était celle de la main de Sir Claude, et sentir la sienne entre les doigts de son beau-père était sa façon muette de résister au temps. »* (ibid, p. 372)

La part des souvenirs

Il est bien entendu qu'Henry James a fait appel à ses souvenirs de Boulogne pour composer le cadre romanesque : la vue du port, celle de la haute ville où se promènent Maisie et Madame Wix, souvenirs d'enfance auxquels il ajoute des données qu'il a certainement glanées à l'âge adulte, lors de ses fréquents passages entre l'Angleterre et la France : les hôtels du port, les cafés où il situe des scènes typiques.

Il prête à son héroïne, venue à Boulogne à l'âge où lui-même était venu pour la première fois, la même expérience qu'il pense y avoir acquise :

« *En fait, pendant ce moment de repos sur le sable, Maisie en vint à songer qu'elle se trouvait décidément sur la route qui mène à tout savoir.* » (ibid, p. 304)

Elle aussi se fait, à Boulogne, une représentation de l'ancien temps, là même où cela avait été le cas pour lui :

« *Mais ce qu'il y avait de plus agréable que tout, c'était de grimper lentement le long de la Grand-Rue jusqu'à la porte de la Haute Ville, et, passant sous cette arche, de monter jusqu'au sommet des remparts pittoresques et biscornus, avec leurs rangées d'arbres, leurs recoins tranquilles, et leurs bancs invitants où de vieilles femmes au teint hâlé, coiffées de bonnets tuyautés d'un blanc neigeux et ornées de boucles d'oreilles d'or étonnamment longues, s'asseyaient pour tricoter et faire un léger somme [...]. C'était un coin dont Maisie finissait par se demander s'il ne répondait pas tout à fait à l'idée qu'on a du Moyen-Age [...].* » (ibid, pp. 288-89)

Ainsi une porosité s'instaure-t-elle entre souvenirs, texte romanesque mais aussi texte autobiographique. Si Maisie, personnage fictif, doit à l'écrivain la perception qu'elle a de Boulogne et l'interprétation qu'elle en fait, le jeune Henry des *Souvenirs d'un jeune Garçon* n'est pas exempt de ce que l'auteur a prêté à Maisie. Le roman écrit quinze ans avant les mémoires, a été pour le romancier le lieu d'une composition littéraire dont la marque est lisible dans le récit d'enfance.

Conclusion

Boulogne a marqué la mémoire d'Henry James. Le séjour qu'il a effectué à Boulogne lui a laissé des souvenirs précis. La ville est, pour

lui, associée à des expériences physiques (la maladie), sociales (le déclassement), culturelles (le monde ancien), mondaines (l'importance accordée aux apparences). Ces expériences, assorties de sensations et impressions vivaces, ont enrichi ce qu'il appelle son « tableau intérieur ».

C'est ce matériau qu'il a travaillé pour faire de Boulogne le cadre à la fois sensible et signifiant d'un de ses romans majeurs. Il fait ainsi entrer l'image de Boulogne dans le corpus de la littérature internationale. Une image qui vient ajouter à celles qu'en ont élaborées des écrivains anglophones comme Tobias Smolett, Charles Dickens, William Thackeray, Elisabeth Gaskell, et des écrivains francophones comme René Bazin, Marcel Allain et Pierre Souvestre, Jean-Louis et Brigitte Dubreuil, Stéphane Lefebvre ...

Ces auteurs, par le biais du genre littéraire auquel ils souscrivent, par le biais de leur style, de leur sensibilité, de leur imaginaire font surgir une image de Boulogne travaillée par la littérature, une image mosaïque qui donne à lire le caractère à la fois unique et multiple de la ville.

Anne-Marie COJEZ

Remerciements

Au personnel des Archives Municipales de Boulogne-sur-Mer, notamment Maxime Blamangin qui m'a communiqué les clichés anciens de Boulogne et Isabelle Condette qui m'a aidée à trouver la documentation sur les immeubles habités par la famille James.

Au service d'accueil Patrimoine de la Bibliothèque des Annonciades qui m'a communiqué le cliché de la gravure de l'Hôtel Byron par Asselineau.

A M. et M^{me} Von Soenen qui m'ont rapporté de Ry une documentation sur Lamb House.

A Dominique Ghesquière pour la photo de l'immeuble situé à l'arrière de la Résidence Cour Napoléon.

Bibliographie

JAMES Henry. *Mémoires d'un jeune Garçon*, traduction Christine Bouvard, Editions Rivage, 1990.

JAMES Henry. *Ce que savait Maisy*, traduction Marguerite Yourcenar, collection 10/18, Robert Laffont, Paris, 1947, nouveau tirage 2012.

EDEL Léon. *Henry James, une Vie*, traduction André Müller, Editions du Seuil, Paris, 1990.

HEYNS Michiel. *La Dactylographe de Mr James*, traduction Françoise Adelstain, Editions Philippe Rey, Paris, 2012.

DEBUSSCHE Frédéric. *Laissez vous conter la Grande Rue*, Ville de Boulogne-sur-mer, 2005.

DEBUSSCHE Frédéric. *L'Hôtel Byron*, in *Le Guide Boulogne-sur-Mer*, Editions du Patrimoine, 2013.

COJEZ Anne-Marie. *Les Ecrivains anglais à Boulogne-sur-Mer aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles*, in *Les Cahiers du Patrimoine boulonnais* n°73, Renaissance du vieux Boulogne, 2016.